

FOI ET DEVELOPPEMENT

49 rue de la Glacière - 75013 Paris - France
Tel 33(0)1 47 07 10 07 - e-mail: publications@lebret-irfed.org

N°317 – octobre 2003

Le Maghreb, carrefour entre l'Afrique, la Méditerranée et l'Europe

VERS UN MONDE PLURIEL

par Hassan Zaoual*

Les flux migratoires, qui ont jeté les bases de l'Europe après la chute de l'Empire romain, s'orientèrent tous dans le même sens, d'Est en Ouest, des profondeurs de l'Asie vers les plaines fertiles conduisant aux rives de l'Atlantique. Le mouvement s'est poursuivi vers le Sud, bouleversant le visage du Maghreb et croisant bientôt la poussée contraire en provenance de l'Arabie et l'expansion de l'islam. A l'Ouest, la découverte des Amériques a offert des ouvertures presque infinies aux émigrés d'une Europe occidentale devenue elle-même incapable de maîtriser les conséquences économiques de son expansion démographique.

La fin de l'histoire n'existant pas, les courants ne sont pas figés. Ils remontent aujourd'hui d'Afrique vers l'Europe. Le Maroc, le détroit de Gibraltar, l'Espagne deviennent les passages obligés – et souvent tragiques – de nouveaux flux de population cherchant avenir et fortune au Nord de la Méditerranée. Ces nouveaux arrivés sont victimes à la fois de l'appauvrissement du Sud et des illusions d'un Nord qui serait infiniment prospère.

Au Sud, le développement s'est réduit à un mirage, « *une carrosserie sans moteur, qui rouille sous les tropiques* », souligne Hassan Zaoual dans l'analyse qu'on va lire. Attirées par le « dieu marché » - engluées en réalité dans la compétition féroce générée par la globalisation de l'économie mondiale – les populations déracinées vont accroître la masse des exclus et des frustrés, au Nord comme au Sud.

Zaoual dénonce le « *ring de l'efficacité* » ; l'image parle d'elle-même ! À ses yeux, le progrès social n'est pas réductible à la croissance économique ni à un modèle unique de développement. Poursuivant sa recherche dans le sens du « *dialogue des civilisations* » dont il nous entretenait en janvier 2001 puis en janvier 2002, l'auteur plaide une nouvelle fois pour une « *une conception mosaïque du monde* », pour une société tirant sa « cohésion sociale » non point d'un ailleurs plus au moins mythique, mais du sein de ses propres richesses.

Albert Longchamp

* Hassan Zaoual est professeur d'économie à l'Université du Littoral Côte d'Opale (Dunkerque), administrateur-fondateur du Réseau Sud-Nord cultures et développement, vice-président de Cultures Europe.

Il s'agit d'abord de situer le Maghreb dans la dynamique passée et récente du développement et de la mondialisation. Un regard de longue durée permet de souligner son rôle historique d'intermédiaire entre plusieurs cultures et civilisations. Ce qui en fait un des carrefours essentiels de la grande mosaïque qu'est la civilisation méditerranéenne. Ces enchevêtrements sont innombrables et démontrent que la Méditerranée est une plaque sous-jacente à la globalisation qui tend aujourd'hui à accroître le fossé économique entre des entités organiquement liées par l'histoire et les échanges culturels depuis la nuit des temps.

Rive Sud, rive Nord, personne n'est à l'abri des turbulences contemporaines en l'absence de régulations, de compromis et de concessions de part et d'autre. De là jaillissent des recompositions dont les conséquences touchent directement les pays de la rive Nord. Ce qui fonde la nécessité de repenser les termes de la coopération au développement. Cette réorientation se présente déjà sous la figure encore brouillée de la notion de « co-développement ».

DIVERSITÉ DE LA CIVILISATION MÉDITERRANÉENNE

Rappelons-nous que les cultures et les pays de la Méditerranée n'ont pas attendu la mondialisation contemporaine pour être interdépendants. En Espagne par exemple, la civilisation andalouse est un héritage de l'inter-fécondation entre une pluralité de cultures et de religions dont l'islam. Depuis l'aube des temps, les échanges commerciaux et les emprunts culturels ont alimenté la diversité de la civilisation méditerranéenne et c'est ce qui a fait sa vitalité et son originalité. A son échelle, le Maghreb a toujours joué un rôle d'intermédiation entre l'Orient, l'Afrique et l'Occident. C'est d'ailleurs ce qui avait fait sa prospérité durant les siècles passés et lui donne, aujourd'hui, un caractère métissé à tout point de vue.

Le Maghreb dans sa profondeur est un être pluriel alliant la berbéricité, l'africanité, l'arabité, l'islamité et l'occidentalité. D'ailleurs, la personnalité de base du Maroc porte les empreintes de ces influences croisées. Ce qui fait de lui un pays carrefour par excellence. Cette sédimentation culturelle fonde la tolérance et la diversité dont il est le dépositaire. Elle transparaît dans ses aptitudes à réguler les conflits et sa capacité à trouver une voie moyenne dans la résolution des problèmes.

Cependant, cet héritage plus ou moins partagé par l'ensemble des pays du Maghreb est guetté par la globalisation dont les effets sont destructeurs quant au maintien de la diversité culturelle stabilisante. L'homogénéisation fait perdre aux peuples leurs capitaux symboliques accumulés dans l'épreuve et la durée historique. Ce signe de l'aplatissement devant les impératifs du marché planétaire est celui de l'amenuisement de leurs capacités endogènes de régulation. L'uniformisation est destructrice. L'échec du développement au Maghreb et en Afrique, comme nous le montrerons, crée un vide aujourd'hui, dont les seuls modes de régulation en œuvre sont le développement sans précédent des économies informelles et l'amplification des flux migratoires.

Le détroit de Gibraltar est un laboratoire vivant de ces tensions. Il est devenu un des lieux où des vagues de migrants du Maghreb et du fin fond de l'Afrique (Sénégal, Nigeria, Mali, Burkinabé, Congo, etc.) viennent converger. C'est ainsi que le Maroc, le plus proche pays de l'Europe, est devenu une plaque tournante de l'immigration clandestine. Dans le langage local marocain, on parle de « *haraga* » qui veut dire littéralement les « *brûleurs* ». *Harag* veut dire « brûler ». C'est une

manière de quitter son pays natal et de ne plus en avoir son identité, « brûler » ses papiers, rompre avec son milieu et sa communauté.

Ces métaphores expriment un grand désarroi de la part des Maghrébins et des Africains. Ils estiment au fond d'eux-mêmes qu'ils n'ont plus rien à perdre, d'où l'usage des « pétera », ces fragiles embarcations qui partent à l'assaut de cet Eldorado imaginaire qu'est l'Europe. Aucune chose ne les retient dans leur pays d'origine, ils s'y sentent inutiles. Cette anomie, cette perte d'identité condense à elle seule l'ensemble de la faillite de leurs pays aux prises avec le développement et la globalisation.

L'ILLUSION D'UNE VIE FACILE

Malgré les crises qui secouent en profondeur les pays occidentaux (chômage, insécurité, déshumanisation, perte de la qualité de vie, incertitudes économiques, risques technologiques et scientifiques, bref une crise de civilisation), l'attraction de flux migratoires poursuit inexorablement son œuvre. Bien qu'elles soient éteintes, les lumières de l'Occident continuent d'attirer ! La « parabolisation » (flux d'informations et d'images télévisées) du Sud par le Nord diffuse l'illusion d'une vie facile en Occident. *Loft Story* et *Star Academy* y contribuent amplement auprès des jeunes. Peu d'images et de reportages sont diffusés sur les misères de l'Occident. De par son arrogance et la nécessité de faire croire qu'il est infaillible - à preuve, sa culture de puissance et de domination de l'homme et de la nature - l'Occident émet une bonne image de lui-même.

Ce narcissisme, (le Nord positif et le Sud négatif) contribue à créer une totale irrationalité chez les candidats à l'immigration. La majorité des populations du Sud ne savent pas que l'économie de compétition est sans pitié pour les siens, les peuples d'Europe. Que de gens de condition modeste, et même de cadres et fortunés, se sont retrouvés à la rue sans domicile fixe (SDF : sans direction fixe !). Tout ceci est passé sous silence. Tandis que les scènes de conflits, de guerres, de pauvreté et de misères des continents du Sud sont mises en valeur par les médias internationaux. Ce qui, d'un autre côté, sert à entretenir les croyances et les illusions sur les bienfaits de la société de marché au Nord.

Face à cette grande illusion, les arguments rationnels sur la nécessité de trouver des solutions locales à leurs problèmes sont d'un faible poids auprès des candidats à l'immigration. D'ailleurs, ces derniers ne se recrutent pas uniquement dans les couches les plus pauvres de la société et de l'économie informelle mais aussi parmi ceux à qui l'économie formelle et la fonction publique ont parfois assuré un emploi et un revenu. Il y a à la fois des raisons psychologiques et économiques dans ce processus de déracinement collectif. La croyance que tout va pour le mieux dans les pays du Nord est largement enracinée dans les imaginaires des sociétés du Sud. Que de fonctionnaires, victimes des conditions qu'impose le FMI dans ses programmes d'ajustement structurel, ont aussi fait le pas de quitter leurs pays en espérant prospérer en Europe. Tout concourt à un sauve qui peut. Plus l'Europe tente de se fermer en forteresse, plus les flux migratoires s'accroissent de peur de se voir fermer la porte. Ce paradoxe est bien présent dans les processus migratoires contemporains.

DES CONSOMMATEURS DE MODÈLES

Examinons maintenant les causes profondes de ces bouleversements dont sont le théâtre les relations Europe-Maghreb-Afrique. L'expérience de quatre décennies de développement montre, en grande nature, que le dynamisme d'un pays ou d'un milieu donné ne se décrète pas du haut vers le bas et *a fortiori* si les concepts, les institutions et les pratiques d'un modèle de développement sont transposés mécaniquement d'un espace à un autre. Toute situation tire ses singularités de l'espace vécu par les acteurs concernés. Par conséquent, l'adaptation, l'innovation et l'imagination sont incontournables dans la manière de manager le changement.

Or, les pays du Sud, dans leur majorité, ont toujours cédé à une attitude de consommateurs de modèles et de signes techniques. Ils ont crû que le développement s'achète sous forme d'usines clés en main et de projets conçus en dehors des particularités de leur situation. Au lieu d'être *acteurs*, ces illusions issues de l'économisme le plus plat, les ont transformés en *spectateurs*. La sanction des faits n'a donc pas tardé à montrer les limites de ce que l'on pourrait qualifier de « *développement transposé* ».

A y regarder de près, l'ensemble des pratiques dominantes du développement et de la mondialisation procède par *sites cibles* comme à la guerre. Il s'agit d'une épistémologie violente ne tenant pas compte des dimensions humaines et écologiques locales. En d'autres termes, les cosmovisions des populations concernées ont été totalement niées par l'expertise. On a voulu construire leur émancipation sans leur participation. Autrement dit, la domination commence par l'exclusion de l'autre dans la définition et la résolution de ses propres problèmes. La capacité de résolution d'une organisation sociale est donc vitale pour son existence et son dynamisme.

Ainsi, l'indépendance d'un pays ou d'une population quelconque est un objet hautement *culturel*. Ici, le mot culture prend tout son sens, celui d'une conception de la nature et de l'homme. C'est à partir de ce niveau de réalité que tout se construit : la relation à l'environnement, la relation à l'autre, la définition du « *bonheur* » etc. Les croyances et les causes qui mobilisent les acteurs d'une contrée donnée constituent les moteurs symboliques de sa prospérité. Dans cette perspective, notre vision des choses, qu'elle soit technique ou économique, s'en trouve relativisée.

Cette relativité des croyances, donc des faits et des pratiques, a été la grande absente dans la coopération au développement. Celle-ci a été le plus souvent macroscopique et réductrice et pour cause, les doctrines qui ont inspiré le développement relèvent d'une culture par essence économique, en somme, d'une anti-culture au sens de Serge Latouche¹. Cette vision de l'homme et du progrès tire ses définitions de la culture des Lumières dont le penchant instrumentaliste et utilitariste a été accentué par les besoins du capitalisme et de la civilisation matérielle dans son ensemble au sens de l'historien français Fernand Braudel. Le « désencastrement » de l'économie de la société, au sens de Polanyi, a entraîné une aliénation au complexe mythique de maîtrise et d'accumulation d'où le capitalisme tire son énergie.

LE « DIEU MARCHÉ »

¹ S. Latouche, *La planète uniforme*, Collection Sisyphé, éditions Climats, 2000.

Dans ce processus, le marché, de proche en proche, devient le modèle de la société. Ainsi, il tend à coloniser l'ensemble de la société. C'est ce qui explique d'ailleurs l'essence économique de l'ensemble des concepts-clefs que nous manipulons, en toute inconscience, comme le développement ou sa « sœur jumelle » : la mondialisation. Le « *dieu marché* » se veut en tout lieu. Ce n'est, donc, pas un hasard si le Groupe de Lisbonne, que dirige Riccardo Petrella, parle de « *théologie du marché*. Ce qui corrobore d'ailleurs une formule d'un des plus grands économistes du libéralisme autrichien à savoir Friedrich Hayek : « *Les lois économiques ne sont valables que si l'on y croît* » (citation tirée de son traité sur *Le scientisme et les sciences sociales*, Agora, Paris).

Ainsi, en l'absence de la culture du développement, le développement réduit à un simple système économique transposé du Nord au Sud devient un mirage, une « *carrosserie sans moteur* » qui rouille sous les tropiques. C'est d'ailleurs ce qui arrive dans la pratique lorsque l'on n'intègre pas les croyances qui motivent les acteurs d'une situation donnée². L'illusion de « *lois économiques objectives* » a donc des conséquences bien réelles : de la destruction sans création. Pourtant, c'est sur ces illusions que le constructivisme continue son travail de sape de la subjectivité des sociétés nationales et locales. Ciblées par l'industrie du développement à laquelle participent les Etats-nations, elles se voient littéralement ligotées par les modèles construits à *priori* sans référence à leurs expériences historiques intimes. Et c'est l'échec assuré.

En l'absence d'un véritable changement dans les contrées du Sud, que conditionne d'ailleurs une remise en cause du modèle dominant de croissance dans les pays riches du point de vue culturel, écologique et social, les flux migratoires continueront à s'accroître dans un contexte mondial sans horizon. Les nations globalement riches, dans les critères de la civilisation économique, ne peuvent pas prétendre « *au beurre et à l'argent du beurre* » comme on le dit familièrement. En effet, la globalisation accroît les tensions et les désordres de tout genre dans la mesure où elle est, par nature, porteuse d'exclusion au Sud et au Nord. Sa mécanique essentielle est antisociale et antiécologique. Elle déverse de la frustration pour les populations exclues du festin et de l'entropie sur l'environnement.

Réduite à sa plus simple expression, elle est une mécanique basée exclusivement sur la concurrence et la compétition entre les individus, les groupes, les territoires, les nations et les continents. Sa machinerie a besoin des besoins. Ainsi, elle en multiplie à l'infini si bien que chaque accroissement de la richesse, par le biais d'apparition de nouveaux produits, crée simultanément de la pauvreté et *in fine* de la misère. Car la vie qu'organise l'économie de marché interdit la pauvreté conviviale ou, dit autrement, l'organisation des sociétés sur la base d'une « *économie conviviale* » tournée non pas sur les besoins du marché planétaire mais en direction des besoins vitaux, définis et maîtrisés localement par les populations elles-mêmes.

C'est d'ailleurs ce qui explique la déconnexion des indicateurs de performance de l'économie globalisée et déterritorialisée par rapport à la situation réelle de la grande majorité de l'humanité. La globalisation financière est l'illustration parfaite de ce mécanisme abstrait de dépossession. En réalité, le

² H.Zaoual, *Du rôle des croyances dans le développement économique*, Collection Economie Plurielle, L'Harmattan, octobre 2002.

progrès humain et social est irréductible à la croissance économique. Au contraire, celle-ci, dans ses méandres, crée des inadaptés, une masse croissante d'exclus qui alimenteront les autres problèmes de société.

LA RICHESSE DE L'HUMANITÉ

Soulignons que nos concepts scientifiques sont, comme l'enseigne l'épistémologie critique, des mythes rationalisés. Ce que nous pensons, c'est aussi ce que nous croyons. En d'autres termes, contrairement au scientisme, la connaissance objective contient une grande subjectivité dissimulée derrière nos modèles et nos techniques de quantification du progrès économique et social. Ici, le produit national brut se révèle être un système de valeurs : celui d'une société qui sacrifie tout y compris son âme pour la domination de l'homme et de la nature. La concurrence, l'accumulation, le profit pour le profit et enfin l'individualisme, donc l'égoïsme et l'opportunisme, deviennent ses icônes. En ce sens, cette conception est fondamentalement incompatible avec les droits de la personne humaine et le respect de la diversité socio-écologique. A l'extrême, elle est destructrice de tout ce qui l'entoure et qui fait la richesse de l'humanité, sa diversité et son penchant naturel à composer, de mille et une manière, avec les écosystèmes locaux. Saisis sous cet angle, les arguments scientifiques de la pensée globale deviennent caducs. Ce qui reconforte la nécessité et l'actualité d'une pensée de la civilisation de la diversité féconde.

Le principe de la relation entre les croyances et les connaissances ouvre la voie à celui de la diversité. En effet, en chaque lieu de la planète, les hommes, de par la mémoire et le parcours de leurs groupes d'appartenance, pensent et agissent avec un sens implicite à leurs pratiques locales. Ce besoin de sens est vital pour l'existence et leur repérage dans les processus de désordre qui assaillent leur vie quotidienne. Spiritualité, historicité et matérialité y sont enchevêtrées si bien qu'aucune dimension de l'existence ne peut être séparée des autres. Cette diversité est dynamique et infinie dans son étendue comme dans sa profondeur.

En conséquence, l'idée d'un modèle unique est non seulement une « *bêtise scientifique* » mais aussi un redoutable obstacle dans la pratique du changement. Dans ces conditions, la pensée unique est synonyme d'une paresse morale et intellectuelle qui débouche sur des génocides pratiques à tout point de vue. Son échec à aligner le monde sur un même gradimètre conduit à des affrontements à échelles multiples allant du moindre groupe d'appartenance à celui des nations et des grandes aires culturelles et religieuses. Pour y faire face, il devient donc impératif de dialoguer sur le même pied d'égalité en reconnaissant qu'il n'y a plus de voie unique à la stabilisation, à l'entente et au progrès. La définition du bonheur y devient multiple et locale.

UNE CIVILISATION DE LA DIVERSITÉ

Penser cette pluralité, c'est aller vers plus d'harmonie, ce qui supposerait un arrêt de l'uniformisation au profit d'une conception mosaïque du monde. Ce respect de la diversité s'accompagne, en toute logique, de la nécessité de contenir l'économie par l'interculturel, la concurrence par la coopération, la croissance par des co-évolutions intégrant l'ensemble des cosmovisions de l'humanité, par nature diverses. Pour donner une image macroscopique à ce débat : orientaliser l'Occident

et occidentaliser l'Orient en connaissance de cause. Bien entendu, cet impératif interculturel doit être étendu au moindre groupe humain si petit soit-il, qu'il soit situé géographiquement dans la forêt la plus reculée ou le désert le plus étendu ou l'espace urbain le plus complexe. Cette horizontalité est d'actualité face à la toxicité du développement et de la mondialisation.

Personne n'a plus le monopole de la vérité. Chaque identité est la bienvenue dans le ring de l'efficacité, car celle-ci est indéfinissable en dehors du site symbolique de chaque groupe ou organisation humaine. Ici, l'éthique borne, structure et humanise en profondeur la technique. C'est leur séparation par les pratiques du développement et de la coopération qui conduit au chaos technique auquel nous assistons en direct aujourd'hui. Face à cette tentation, il devient évident en toute logique que la culture de maîtrise touche à sa fin et fonde la nécessité du principe de prudence. Cette incertitude conduit à l'idée que c'est l'homme de la situation, *l'homo situs*, qui détient les solutions de sa propre situation. Au plus, seule une pédagogie d'accompagnement peut être retenue comme le suggère la démarche des sites³.

C'est en ayant à l'esprit toutes ces considérations que la pédagogie du partenariat pourrait améliorer sa performance en agissant à partir de la multiplicité des sens que les hommes donnent à leur monde. Il faut donc prendre en compte la multiplicité des « *bonnes voies* » que dévoile la diversité des sites. L'écoute et l'immersion dans la multiculturalité sont de rigueur pour mieux accompagner sans imposer. Ainsi, le dialogue des « *boîtes noires* » des cultures est primordial avant toute idée d'entreprendre.

C'est ce qui a fait défaut au développement et même au co-développement car celui-ci peut aussi s'accompagner d'une simple silhouette de l'autre. De plus, l'horizon du co-développement est aussi la concurrence, l'accumulation et leurs cortèges de problèmes sociaux, humains et écologiques. La nécessité de trouver un substitut au développement dans le cadre de la civilisation de la diversité s'impose d'elle-même. Et c'est pourquoi, la théorie du site, dans son aspect « économique », se prononce pour une *soft économie*, une *économie non violente* redéfinissant l'ensemble des principes et catégories économiques ordinaires. L'écologie, la cohésion sociale et la diversité culturelle l'exigent.

Hassan Zaoual

³ Voir articles de H. Zaoual : *La mosaïque des cultures face à un monde uniforme*, Foi et Développement n° 290, janvier 2001 et *Pour un dialogue des civilisations*, Foi et Développement n° 300, janvier 2002.